verbe « n'importe commer »), le vocabulaire grouille, la syntaxe fait les pieds au mur — elle s'envoie en l'air, devrait-on dire, si vifs sont le plaisir de Christiane Rochefort à écrire et le nôtre à lire. Il n'y a pas que les fleurs de rhétorique qui soient ici carnivores, mais le moindre mot, la plus courante expression, soudain boulimiques, voilà qu'ils sautent sur le voisin, la voisine, l'avalent — pour s'arrêter en cours de digestion (du tac au tac — du tacot). C'est une langue à l'état sauvage.

Gavroche chante Bob Dylan

Ou plutôt : une langue qui a hissé le drapeau noir de l'anarchie. Ecrivain, Christiane Rochefort sait bien que tout se joue d'abord au niveau des mots. Le régime de Sa Sénilité fait mentir les mots — inventons le Mot Espaces Verts pour supprimer les arbres, le Mot Chaos Intérieur pour supprimer les libertés, le Mot Stabilité pour se maintenir au pouvoir, le Mot Prospérité pour faire croire que c'est celle de tout le monde, le Mot Maternité Volontaire pour avoir des tas de lardons, le Mot Pays pour nier les citoyens, le Mot Monde Libre pour cogner sur le reste, le Mot Sous-Développé pour faire croire qu'ils le sont, et le Mot Bonheur pour endormir le désir. Cela étant, le premier degré de la résistance à cet Ordre, la première manifestation de la protestation anarchisante consistent donc à flanquer le feu au vieux dictionnaire, puisque le bonnet rouge du Père Hugo ne suffit plus. Une langue insaisissable, inapprivoisable, indisciplinable, changeant de masque à toute vibure. A la façon de l'argot, langue de la révolte.

Qu'on ne s'y trompe pas. « Une rose pour Morrison » est un livre révolutionnaire — et pas seulement sur le plan du langage. *Politiquement* révolutionnaire. Un livre révoltant, dans la belle acception du terme, c'est-à-dire portant à la révolte. Comme l'admirable « 1984 » d'Orwell. Et d'ailleurs tous les cours de Sereine en téléologie développent, sous le couvert du pastiche, une succulente théorie de la Résistance intellectuelle avec mode d'emploi et exercices pratiques. Et c'est naturellement l'amour (à condition qu'il soit fou) et la jeunesse (à condition qu'elle garde l'asociabilité de l'enfance) qui enflamment cette révolte, qui la chantent et la propagent. Dans ce roman au titre de ballade folklorique, entre Irlande et Kentucky, la petite Triton, la Jeanne d'Arc de ces stances à Louise Michel, promène le beau visage de Joan Baez.

Féroce, narquois, rageur, impertinent, drôle, amer et tendre, « Une rose pour Morrison » illustre une vérité ragaillardissante : quand on est les plus faibles, c'est l'esprit qui fait la force. Grâce à Christiane Rochefort, Gavroche chante Bob Dylan en se souvenant d'avoir lu Voltaire.

JEAN-LOUIS BORY

Histoire

Lumière rouge au Kremlin

HISTOIRE DE LA GUERRE FROIDE
par André Fontaine.
Fayard, 512 p., 24,65 F.

On nous a trop parlé d'une histoire « parallèle » entre la Russie et les Etats-Unis. Des deux géants qu'avaient discernés les esprits les plus éclairés du XIXe siècle notre génération a surtout connu les rencontres et les heurts. Elle saura gré à André Fontaine de nous avoir retracé, sans s'attarder aux détails encombrants, les épisodes saillants d'une période qui n'est, en fait, que la préhistoire de la Guerre froide.

La date choisie comme point de départ pourrait, en effet, surprendre. Sans doute 1917 fut-elle l'année des révolutions russes et de l'entrée des Etats-Unis dans la guerre européenne. Mais ni la très faible intervention américaine dans la guerre civile russe, ni la vision européocentriste de la vieille garde léniniste ne semblaient annoncer que le conflit d'idéologies se cristalliserait autour de ces deux grands pôles. Deux données fondamentales justifient pourtant ce choix. L'une s'appelle : « *socialisme en un seul pays* », l'autre réside dans l'incapacité des pays européens à résoudre par eux-mêmes le problème de la coexistence avec le communisme russe.

Le Géorgien

Le slogan, qui facilita la victoire de Staline sur Trotsky contenait les promesses à la fois les plus ambiguës et les plus riches. Greffage du « *messianisme marxiste sur le messianisme russe* » ? Peut-être, mais surtout double spéculation. A l'intérieur de la vieille Russie, le patriotisme, réveillé par la victoire de l'isolement révolutionnaire, puis les succès de l'industrialisation, s'accommodait fort bien d'une diplomatie conforme aux intérêts traditionnels de l'Etat. A usage externe, le « retard » de la révolution européenne — révolution sur laquelle le pessimiste et lucide Géorgien ne se faisait guère d'illusions — justifiait la constitution autour du bastion soviétique d'un vaste réseau de sympathies vigilantes.

Que pouvait faire l'Europe capitaliste ? S'entendre avec les Soviets d'une façon durable sans favoriser leur expansion ? A trois reprises, et sous des formes très différentes, cette politique fut tentée et échoua. Vaincus et vainqueurs de Versailles eurent successivement besoin de l'appui de Moscou. Mais ni l'accord de Rapallo ni la sécurité collective ne furent poursuivis jusqu'au bout. On a souvent relevé, non sans raisons, l'antisoviétisme latent qui devait conduire jusqu'à Munich les dirigeants anglais et français. Mais, comme le montre André Fontaine à propos du pacte franco-soviétique de 1935, les contradictions objectives étaient difficilement surmontables. Quand les négociations russo-occidentales s'ouvrirent à Moscou en 1939, les Russes multiplièrent leurs exigences. Comme le notait l'Anglais William Strang, « *notre besoin d'un accord est plus pressant que le leur, ils ont au moins deux politiques de rechange : l'isolement et l'accord avec l'Allemagne* ».

La tentative allemande qui suivit ne fut pas plus heureuse. Elle fit payer très cher à l'Europe le pacte Staline-Ribbentrop. Si le premier pro-

La balle au bond

● Qui a dit qu'il n'y avait plus de vie littéraire en France ? Il y a près de trois ans que la querelle de la « nouvelle critique » dure en France. Et cela, à partir d'un essai sur Racine. De Roland Barthes. Depuis que Raymond Picard, professeur à la Sorbonne et spécialiste de Racine, est intervenu avec virulence dans le débat, nous avons eu droit à un dialogue de sourds. Serge Doubrowski va-t-il servir d'arbitre ? Paraît cette semaine au « Mercure de France » un essai de ce jeune docteur ès lettres — thèse : « Corneille et la dialectique du héros » — intitulé de façon péremptoire : « Pourquoi la nouvelle critique ». Sans point d'interrogation. Serge Doubrowski dit qu'il ne veut pas faire de polémique, mais, pourtant, il secoue rudement Raymond Picard et la critique traditionnelle. Titre des deux premiers chapitres : « Aimez-vous Barthes ? » et « Barthes unique objet de mon ressentiment ». Doubrowski n'est pourtant pas barthien, ni goldmanien. Il s'engage à écrire un second volume dans lequel il défendra les « critiques » selon son cœur : Bachelard, Poulet, Blanchot, Richard, Starobinski. Ce littéraire ne veut pas que la critique puisse se confondre avec les sciences humaines. Il risque de se faire beaucoup d'ennemis.